

1938

oooooo

-352-

Henry de Montherlant à Alice Poirier

15-1-1938

Dostoïevski écrit que les femmes mettent toujours soigneusement de côté leurs griefs contre les hommes, pour les retrouver au moment voulu. Vous n'y avez pas manqué en notant dans votre roman, que Cabrol demande à Mlle Crosette le petit service de lui traduire des articles.

Je pense que, puisque je suis définitivement perdu dans votre opinion par ce trait, il n'y a plus rien à perdre à continuer, et vous demander de vouloir bien me traduire cet article. L'auteur prépare un livre de morceaux choisis de moi pour l'Allemagne ; il me dit vouloir reprendre dans sa postface des idées de cet article et insiste pour que je le fasse traduire. Or, je me suis brouillé avec la personne qui le faisait quelques fois pour moi.

Merci d'avance. Mes remords s'évanouissent, si je songe que pendant ce temps, au moins, vous ne repriserez pas les chaussettes de votre petit frère (1).

J'ai écrit Jeudi à Cassou pour vous. J'ai lu vos nouvelles pensées. Certaines font double emploi. Et il m'a semblé n'en pas retrouver d'autres, qui seraient bonnes.

Je suis tout à fait d'accord avec vous, autant que me le permet ma modeste culture philosophique.

Je trouve que c'est la première chose de vous, que je lise, qui tienne de bout en bout. Macte animo, generose puella ! (2)

Voulez-vous me répondre à Peira-Cava (A.M), poste restante.

Mon adresse sera ensuite celle de Paris (faire suivre) car je compte me déplacer.

Bien à vous.

M. /

Notes : (1) : Paul Poirier est lieutenant de réserve et sera mobilisé.

(2) « Macte animo ! Generose puer,.... ». Extrait de Virgile, *Enéide* I, 638-644 : « Honneur à ton jeune courage, ô enfant ».

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

22 janvier 1938

Chère Mademoiselle,

Merci pour votre traduction de cet excellent article. Merci aussi pour votre sac. Je dois vous dire que l'autre est précisément dans une de mes valises, où sa forme malléable contourne de façon pratique les objets.

Cassou (1) m'a écrit qu'il lirait avec faveur votre texte. Vous pourriez le lui envoyer au Cabinet du Ministre, Ministère de l'Education Nationale, rue de Grenelle.

Je suis plongé dans *Humain, trop humain*, (2) que je ne connaissais pas, et où je retrouve, avec une pointe de dépit, mais aussi de la satisfaction, à peu près tout ce que j'ai écrit sur les femmes.

Je voudrais lire en ce moment quelque chose sur Wagner.

-353-

Auriez-vous l'obligeance de voir, dans les fiches des dernières années (de façon que le livre, récent, puisse être trouvé en librairie) de la B.N, s'il y a quelque vie de Wagner ou une étude importante sur lui qui semble de valeur. Vous me le direz. Merci.

Croyez à mes meilleurs souvenirs.
(même adresse)

M./

Notes : (1) **Jean Cassou**, né le 9 juillet 1897 à Deusto et mort le 16 janvier 1986 (à 88 ans) à Paris, est un écrivain, résistant, critique d'art, traducteur, et poète français. Il fut également le directeur-fondateur du Musée national d'art moderne de Paris et le premier président de l'Institut d'Etudes occitanes.



Jean Cassou (1897-1986)

o o o o o o

Henry de Montherlant à Alice Poirier

**15-2-38
Peira-Cava**

Chère Mademoiselle,

3 pages d'Europe serait assez bien. 3 pages de votre manuscrit, c'est peu. Je dois d'ailleurs voir J(ean) C(assou) à mon retour et le relancerai. Vous devriez revoir ces pensées. Il y a des répétitions : la même idée revient presque dans les mêmes termes. Et il y a bien des moments où vous vous emballez, et dites des choses manifestement inexactes, ce qui rend suspect le reste.

Jésus-Christ n'a-t-il rien dit d'une autre vie ? C'est à revoir. Les « plus grands saints » n'étaient pas couverts de poux : il y en a eu un, célèbre.

Je vous dirai d'ailleurs d'autres choses de vive voix. Même ces pensées qui sont ce que vous avez fait de meilleur, ne sont pas du tout au point.

Merci pour Wagner. Mais je suis trop pris par la réception de mes Olympiques pour pouvoir lire beaucoup, et j'ai déjà d'autres livres.

Je rentre au début de mars, probablement. A vous, M.

L'administration d'Europe m'envoie des prospectus à distribuer ! (sans doute aux petits pâtres des Alpes). Vous pourriez prendre 76 francs sur vos droits d'auteur de cette année, et prendre un abonnement. Cela rendrait peut-être ces messieurs plus coulants. (Je n'ai pas de commission sur les abonnements que je fais souscrire).

Je suis très sérieusement brouillé avec Lefèvre. Surtout ne vous recommandez pas de moi. Et laissez donc mourir ce journal sans intérêt.

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 8 mai 1938

Merci, Rilet, pour les « Olympiques » et l'amicale dédicace. Je suis très occupée à les relire et je m'amuse à les confronter avec les « Olympiques » de 1924 pour voir ce que vous avez changé.

J'ai décelé une hargne croissante contre le christianisme et les chrétiens. Vous ne ratez pas une occasion de leur être désagréable alors qu'en 1924, vous sembliez plutôt pieux.

p.151 : Dieu est mis entre guillemets.

p.133 : Vous traînez dans votre sac le De Natura Rerum de Lucrèce. En 1924, c'était la Cité de Dieu de Saint Augustin ! Cette évolution brusque de Saint Augustin à Lucrèce m'a bien amusée.

p.97 : Le « Dieu des chrétiens, protégez-moi » de 1924 a été supprimé.

C'est bien curieux tout cela. J'en conclus que vous êtes devenu athée. Je m'en félicite, me doutant de ce que peut être l'athéisme chez vous. C'est un athéisme avec amour, autrement dit, c'est la plus haute position religieuse qu'on peut avoir actuellement. Si vous alliez à la messe comme vous le faisiez en 1924, je vous prendrais pour un imbécile, et pas trop honnête envers vous-même. Il y a certaines choses qu'on peut se permettre sans bassesse seulement dans l'extrême jeunesse.

J'ai vu que vous n'aviez pas encore décidé du titre du 4^{ème} livre des « Jeunes Filles ». Appelez-le « La Nuit sur le monde ». Cela me ferait plaisir de savoir que je vous ai suggéré ce titre. Et puis il est plus beau que « Au bord de l'Abîme ».

J'ai vu Frédéric Lefèvre vendredi ; il m'avait dit avant mon départ de lui apporter ma thèse. Il paraît qu'il en fera parler dans les « Nouvelles Littéraires » ; tant mieux ! Il m'a annoncé la bonne nouvelle avec des yeux en coulisse. J'avais envie de rigoler ; c'est que je n'ai pas le moindre goût physique pour ce monsieur. Je lui donne 17 sur 20 en puissance génératrice mais je n'ai pas le moindre goût pour lui.

J'ai découvert une loi : quand une femme n'a pas le moindre goût pour un homme et qu'elle sent (avec ses antennes féminines) que ce monsieur a du goût pour elle, elle ne le plaint pas : elle s'en fout. C'est cruel en somme. Il me semble qu'elle devrait le plaindre. Mais il est bien certain que tous les sentiments qui touchent au sexe sont grossiers et, au fond, méprisables.

Plus que jamais, je suis persuadée que l'amour n'a rien à voir là-dedans.

A vous, Rilet,

Alice

P.S Vous avez vu qu'on a pavoisé aujourd'hui pour mon anniversaire (1) ? J'ai reçu en cadeau une bague de mariage : anneau de platine incrusté de diamants. Mais on a oublié le mari.....

Note : (1) Alice est née le **9 mai 1900** à Colombes, et est décédée 1 rue Jean-Moulin, à Montmorency (Val d'Oise) le 16 janvier 1995, (l'année du centenaire de la naissance de Montherlant).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

15 mai 1938

Mon cher Rilet,

Je suis en train de mettre au point mes idées politiques. Au fait, qu'est-ce que je crois ? Est-ce que je suis fasciste ? anti-fasciste ? Tout cela est bien compliqué.

Il y a dix ans sans doute, me serais-je prononcée violemment pour l'une ou l'autre de ces attitudes. Je m'aperçois combien ces attitudes tranchées deviennent difficiles, presque impossibles, à mesure que l'intelligence grandit.

Très sincèrement, quelqu'un me demanderait « Etes-vous fasciste ? antifasciste ? », je resterais bouche bée, dans une perplexité profonde.

A la question : « L'accompagnement de la vertu sur terre exige-t-elle une sanction de l'au-delà ? », j'ai une réponse très nette, une conviction profonde et que rien ne fera déborder.

A la question : « Faut-il à la France un gouvernement démocratique ? ou autoritaire ? », je ne saurais quoi répondre.

Je souhaiterais pour sa grandeur et pour sa santé morale un gouvernement autoritaire ? Mais le moyen, en ma qualité de futur grand écrivain, de me soumettre moi à une autorité, de n'écrire que ce que le gouvernement voudrait que j'écrive ? C'est évidemment impossible. Non, non, et non. Aucun écrivain digne de ce nom ne peut admettre qu'il se soumettra jamais à autre chose qu'à lui-même.

J'écrirais bien volontiers sur Hitler, que « j'admire ». Mais parce que je suis en France, parce que je me sens libre d'écrire sur lui ce qui me plaît.

Si je vivais en Allemagne, je sens que je n'aurais jamais la tentation d'écrire sur Hitler. L'idée qu'on me défend la critique à priori me glacerait. D'ailleurs, il faut bien reconnaître que tous les grands écrivains allemands sont partis d'Allemagne. Et ce ne sont pas tous des Juifs.

Bref, voici mon opinion : le caractère qui lorsqu'il est bien placé, demande l'héroïsme, le sacrifice de soi-même, l'honnêteté etc..., ne peut que s'épanouir dans un régime tel que celui d'Hitler. Mais l'intelligence, par contre, lui est résolument hostile. Les gens de caractère aimeront donc le régime allemand, les gens intelligents le repousseront. Mais quelqu'un qui serait à la fois héroïque et intelligent ?

Rien de plus rare, je crois, que l'héroïsme, la parfaite splendeur du caractère alliée à l'intelligence. Les deux choses se repoussent naturellement. Et c'est pourquoi tout le monde a, aujourd'hui, une opinion politique. J'avoue n'en avoir pas. Moi si intransigeante dès qu'il s'agit de morale, je n'ai pas d'opinion politique en 1938. J'aime Hitler et j'aime la liberté. Arrangez cela.

Bonjour Rilet. J'ai volé une bouteille de champagne à la cave et je l'ai portée dans mon jardin : la boirons-nous ensemble ?

Votre sœur et votre amie,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi soir 3 juin 1938

Mon cher Rilet, j'ai décidé de vous traduire cet article dont les premières pages sont assez quelconques mais dont les dernières sont bien.

L'auteur insiste gentiment sur les traits qui vous séparent de la mentalité française et qui vous rapprochent de la mentalité allemande ; c'est à ses yeux le plus beau compliment qu'il puisse vous faire. Enfin, vous verrez ce mardi, sauf empêchement grave, je porterai moi-même mardi après-midi la traduction chez vous (chez votre concierge). N'oubliez pas de la lui réclamer.

Je viens de relire « L'Allocution aux garçons du *** ». Mais je suis tellement d'accord avec vous sur ces choses que je ne trouve rien à redire. Je ne savais pas que les curés étaient si « envahissants », qu'ils voulaient fourrer leur religion partout et même dans le sport. Comme je déteste ces gens, c'est fou. Je me demande d'ailleurs pourquoi, n'ayant jamais eu aucun rapport avec eux.

Je crois qu'il peut y avoir dans ces haines, parfois, de l'hérédité. Quand ma grand-mère allemande est morte (en 1903), les curés l'ont littéralement torturée, suppliciée les dernières heures de sa vie pour lui faire donner toute sa fortune – qu'elle destinait à ses enfants – à des « œuvres ».

J'ai toujours entendu raconter ce fait par maman avec une indignation brûlante, et c'est sans doute pour cela, en partie, qu'on a négligé « mon instruction religieuse ».

Ce dont je me félicite éperdument puisque ça m'a permis de rester droite de coeur.

A vous, Rilet.

Alice.

Si vous avez quelque chose à me dire, écrivez plutôt que de téléphoner. Maman qui est le dragon et l'ouragan de la famille n'a pas oublié qu'elle m'a « reconnue » dans **A**(ndrée) **H**(acquebaut), et elle vous en veut toujours terriblement.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

4 juin 1938

Faites lire ça à votre Maman (que je ne risque plus le coup de revolver) et retournez-le-moi, s.v.p aussitôt lu.

Henry de Montherlant à Alice Poirier

9/6/38

Chère Mademoiselle,

Grand merci pour votre traduction de la très bonne étude d'Epting. Décidément, c'est la lune de miel entre moi et les nazis ! Je ne suis pas de votre avis pour Bremer. Il ne dit pas qu'il y a eu influence de Nietzsche sur moi, mais rencontre, et c'est vrai ; d'ailleurs, en plus, il y a – maintenant – une certaine influence.

Ce que vous me dites sur la non-existence de la « morale du sport » est intéressant. Je le reprendrai car on me demande maint interview ou article sur cette question. Je vous citerai (si vous vouliez développer un peu votre idée – les qualités de caractère demandées par le sport sont des disciplines et non des vertus – ce serait encore mieux).

Mais déjà, ici et là, j'ai marqué que le sport ne crée pas des vertus morales, mais des vertus de caractère ; c'est commencer à le dégager de la morale.

J'ai lu le n° II de votre Vertu et Devoir, assez superficiellement, car je suis plongé jusqu'à demain encore dans la lecture de Blumenthal (?). Je ne suis pas toujours d'accord avec vous. Il n'y a pas « 2000 ans » qu'on vous a dit ce que c'était que le Bien : et la Chine, et l'Inde, et la Grèce, et Rome ?

L'état naturel de la vie c'est pas « plaisir et jouissance » : il est l'atonie et le petit effort : jouissance et douleur sont des moments singuliers Et je proteste quand vous dites que nous n'avons pas de devoirs envers nous-mêmes ; pour moi, si devoirs il y a, ils sont tous envers nous-mêmes.

Mais je vous répète qu'avec ces pensées vous êtes sur votre voie : vous êtes intéressante, même quand on ne vous suit pas. Tandis que, vos œuvres romanesques, ce n'était pas ça.

A vous

M.

Nous nous verrons vers le 15 ou le 16 à la B.N.

ooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

29-7-38

Je vous propose de dîner avec vous au restaurant 30, rue du 4 sept^{bre} (au coin de la Place de l'Opéra) le jour que vous voudrez à partir de Mercredi inclus.

A sept heures.

MONTHERLANT.

ooooo

-357-

Henry de Montherlant à Alice Poirier

2-8-38

Je suis forcé de voir Cassou – précisément – et ne peux le faire que ce soir à 6 heures.

Je ne puis donc vous voir, je m'en console en pensant que je vais lui parler de vous.

D'ailleurs, dans le petit mot où il me donne ce rendez-vous, il me dit qu'il ne vous oublie pas.

Moi non plus.

MONTHERLANT

J'aurais pu dîner avec vous, vers 7h1/2, comme je vous l'avais proposé. Mais comme c'est l'heure où vous reprenez les chaussettes...(1)

Note : (1) Montherlant, gamin moqueur toujours !

ooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

20/8/38

Chère Mademoiselle,

Je suis toujours enthousiaste de vos notes. Il ne leur manque plus que de m'être dédiées ! Enfouissez à jamais votre faible roman, et, s'il le faut, crachez les sous du papa Poirier pour faire éditer à vos frais ces pages.

Il me semble impossible qu'elles ne vous fassent pas « prendre en considération » par les gens de valeur. Vous n'aurez sans doute pas un grand public, mais, je vous le garantis, vous serez connue de qui il faut être connue. Sans doute pourrais-je reprendre dans mes notes quelques-unes de vos pensées (ce qui m'était impossible avec votre roman).

J'ai pris quelques notes sur votre texte mais ne vous l'envoie pas, ne sachant si vous êtes encore à Tölz (1), ni si ce mot vous joindra.

Reçu invitation officielle comme « invité d'honneur » du Führer à Nuremberg. Je lui serais présenté. Ai encore refusé, car je voudrais être mieux au courant de la res germanica que je ne le suis. Mais promis pour l'an prochain (mon roman sera fini). Dites tout cela à votre mère. J'ai toujours très peur du revolver.

Je crois que le Songe et Mors vont être traduits en allemand avec achat de mon œuvre entière par un grand éditeur de Leipzig.

A vous

M./

Note :(1) **Bad Tölz** est une ville allemande située en Bavière, dans l'arrondissement de Bad Tölz-Wolfratshausen. Lieu de villégiature apprécié par la famille Poirier.

ooooo

-358-

Henry de Montherlant à Alice Poirier

6 septembre 1938

Carte postale de Londres - (timbres faisant foi) - de Montherlant adressée à Alice qui est à Bad Tölz en Allemagne. La carte postale représente un couple de cavaliers (homme et femme indous au 18^{ème} siècle, soit *Baz Bahadur and Rupmati riding by Moonlight*). (Indian. Rajput (Kangra school). 18th Century.

Au verso de la carte, Montherlant a écrit :

L'HIPPOGRIFFE HINDOU

Sincèrement à vous,

M.

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

26 septembre 1938

(Au verso d'une carte postale représentant la Porte des Allemands à Metz)

Chère Mademoiselle,

Je suis dans l'Est depuis samedi, et fort content d'avoir retrouvé mon climat de 1916, bien que je ne puisse pas arriver à être ému, ce qui est embêtant littérairement.

J'espère que vous n'allez pas rester à Neuneu (1)

Meilleur souvenir.

MONTHERLANT

Note : (1) Neuilly

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

3 octobre 1938

(Carte postale représentant l'église de Thionville, en Lorraine, département de la Moselle)

Grâce à Ste Thérèse de Lisieux, les Français ont « la paix dans l'honneur ». C'est-à-dire ni la paix ni l'honneur.

A vous.

M. /

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

5 octobre 1938

Non, chère M^{lle}, je ne puis plus avoir de rapports avec quelqu'un d'aussi stupide que vous.

Comment n'avez-vous pas compris que Ste Thérèse de Lisieux était une âcre ironie ?

M. /

oooooo

-359-

Henry de Montherlant à Alice Poirier

26 octobre 38

Chère Mademoiselle,

Je suis grippé et garde la chambre. Nous ne pourrons donc pas nous voir avant que je sois remis : une huitaine sans doute.

A vous.

MONTHERLANT

ooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

15 novembre 1938

Chère Mademoiselle,

Je viens de recevoir un paquet de placards de mon livre qui paraît le 6/12 : je ne peux distraire fût-ce un couple d'heures des corrections que j'y apporte, qui sont des corrections de textes, donc importantes et cela est très pressé.

Je renonce à la B.N, à la 1^{ère} des *Enfants terribles* (1) où je devais aller ce soir...et à vous.

Téléphonez-moi, mais je suis horriblement « complet » pour une quinzaine encore.

A vous. Montherlant

Note: (1) **Les Parents terribles**, pièce de théâtre de Jean Cocteau, jouée en 1938 au Théâtre des Ambassadeurs. Montherlant confond avec le roman **Les Enfants terribles** de Cocteau, publié en 1929.

ooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

28 novembre 1938

Chère Mademoiselle,

Je suis à la B.N, mais je m'en irai à midi. Nous ne nous verrons donc pas avant votre départ.

Vous pouvez user comme titre de mon expression : « La nuit sur le monde ». Il sera seulement juste que vous signaliez, dans une note, qu'elle est de moi. C'est un beau titre ; il faut que votre livre ne le trahisse pas.

Il faudrait, notamment, que vous exagériez encore la bêtise (1) de votre héroïne, pour que le titre soit expliqué. A vous, M.

Note : (1) Montherlant est un peu sadique vu qu'Alice s'identifie à l'héroïne de son roman Lil Crosette !

ooooo

1939

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

21/1/1939

Chère Mademoiselle,

Merci pour votre eau de Cologne - déjà usée - et pour votre sac. Le 1^{er} est toujours auprès de moi dans mes voyages, avec dedans les bricoles pharmacie, fil, aiguille etc...Je ne suis pas encore parvenu à le casser.

Il fait mauvais : gris, pluvieux.

Si vous voulez m'envoyer votre manuscrit, faites-le à l'Hôtel de Berne, Avenue Thiers, Nice, A.M. d'où on me le fera suivre à mon adresse réelle.

Amicalement.

Montherlant

Des Français trouvent *l'Equinoxe* (1) trop hitlérien. Mais voici qu'on m'avertit que mon éditeur allemand en est épouvanté, craint qu'il ne reçoive pas la censure, et ne compromette le succès de toute mon œuvre en Allemagne !...

Note : (1) *L'Equinoxe de Septembre*, livre d'essais de Montherlant publié en 1938 où Montherlant prend position en faveur de la guerre contre l'Allemagne. Il sera un des très rares intellectuels français à faire ce choix justifié ! Ce livre fut publié dans la coll. "Le trentenaire", 1^{ère} série, chez Bernard Grasset, Paris 1938, 269 p. [textes écrits à partir de 1936].

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

10-2-39

Riviera-Palace
Nice-Cannes- Groupe des Hôtels Ritz Carlton de Londres

Chère Mademoiselle,

Je viens d'être sérieusement malade, depuis 3 semaines d'une mauvaise bronchite, aujourd'hui guérie, mais qui m'oblige (d'ordre des médecins) à une convalescence en montagne jusqu'au 15 mars.

J'ai lu votre manuscrit, mais avant de vous en parler, j'aurais voulu savoir (sic) depuis Paris d'un « spécialiste » de la philosophie.

Je vous ai déjà parlé de Jean Wahl (1), professeur à la Sorbonne. Il me témoigne beaucoup de sympathie, je ne sais vraiment pas pourquoi. Votre ouvrage me paraît important, avec une partie plus faible (la dernière), mais j'ai si peu de culture à proprement parler « philosophique » que je ne suis pas toujours très confiant en mon jugement.

(J.Wahl, pour mémoire, a écrit sur Kierkegaard). Voulez-vous que je demande à J.W s'il peut lire votre manuscrit ?

Répondez à Peira Cava (A.M) poste restante.

A vous.

M.

Notes : (1) **Jean André Wahl**, né le 25 mai 1888 à Marseille et mort le 19 juin 1974 à Paris, est un philosophe français. Il fut professeur à la Sorbonne de 1936 à 1967, sauf durant la Seconde Guerre mondiale. Il se réfugia aux États-Unis de 1941 à 1945 (où il enseigna), ayant été interné en tant que juif au camp de concentration de Drancy, d'où il s'échappa. Ancien élève de l'École normale supérieure (promotion 1907), reçu au concours d'agrégation de philosophie en 1910, pensionnaire de la Fondation Thiers avant la guerre de 1914. Il commença sa carrière en tant que disciple de Henri Bergson. Pionnier dans le domaine des études américaines, il publie en 1920 sa thèse sur les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique, dans laquelle il analyse en détail le pluralisme de William James, dans une réflexion qui se prolongera, par une réflexion sur l'idée d'unité cette fois, dans son étude du *Parménide* de Platon. Il introduisit une nouvelle lecture de la pensée hégélienne en France, à partir du motif de la "conscience malheureuse", dans les années 1930, avant même les célèbres conférences d'Alexandre Kojève. Il fut aussi un grand défenseur de la pensée de Kierkegaard. Ces engagements, qui s'expriment dans ses deux livres *Le Malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel* (1929) et les *Études kierkegaardienne*s (1938) furent très controversés, dans le climat de la pensée dominante de l'époque. Il influença un certain nombre d'importants penseurs, tel Emmanuel Levinas, Jean-Paul Sartre et Gilles Deleuze ; il fut l'ami notamment de Vladimir Jankélévitch. Il est traditionnellement reconnu comme étant un philosophe de la pensée non systématique, et favorisant l'innovation et le concret. Il a également une œuvre poétique (il a publié dans la revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet pendant la guerre) et a publié des articles sur Pierre Jean Jouve dont il était l'ami. Lors de son exil aux États-Unis, pendant la seconde Guerre, Wahl fonda l'École libre des hautes études à New York, avec l'aide de Gustave Cohen et de la Fondation Rockefeller. Plus tard, à l'université de Mount Holyoke où il avait un poste, il mit en place les *Décades de Mount Holyoke*, connues aussi sous le nom de *Pontigny-en-Amérique*, des rencontres sur le modèle de celles organisées par Paul Desjardins entre 1910 et 1939 sur le site de l'abbaye cistercienne de Pontigny en Bourgogne. Ces fructueuses rencontres regroupèrent nombre d'intellectuels français en exil et des Américains tels que Marianne Moore, Wallace Stevens et Roger Sessions. Wahl traduisit d'ailleurs nombre de poèmes de Stevens en français. En janvier 1947 il fonde le Collège philosophique et dirige la *Revue de métaphysique et de morale* à partir de 1950. Il publie ainsi en 1956 *Vers la fin de l'ontologie*, issu d'un séminaire annuel commentant le cours de 1935 de Heidegger, *Introduction à la métaphysique*. Il sera président de la société française de philosophie à la mort de Gaston Berger.



Jean Wahl (1888-1974)
○○○○○

-363-

Henry de Montherlant à Alice Poirier
(Poste restante)
(Sur papier à lettres de l'Hôtel Bellevue-Victoria)

Peira-Cava 25-2-39

Chère Mademoiselle,

Merci pour le burnous, extrêmement marocain, et qui me fait croire que je suis dans l'Atlas. Ici il y a une 1^{ère} tempête de neige, et déjà 60 cm d'enneigement !

J'ai envoyé votre manuscrit à Wahl, après acquiescement de sa part.

Je ne vais pas très bien et continue d'être « délicat ». En outre j'ai mal à mes blessures. Certes, les Ides de Mars ne me verront pas voler à la gouttière.

Je pense parler de votre manuscrit avec Wahl à mon retour prévu pour le 15 environ.

Amicalement

M.

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

18-3-39

Chère Mademoiselle,

Je suis au Havre et ne rentrerai pas avant les premiers jours d'avril. J'ai reçu un mot de M. Wahl sur votre manuscrit, peu enthousiaste. Je le verrai à mon retour.

Votre dernière lettre, avec ses allusions ridicules à une prétendue pauvreté, et aux hôtels où censément je ne suis pas (j'ai passé 28 jours à Bellevue à Peira-Cava et 3 semaines au Regina à Nice), me rappelle ce côté exaspérant qu'il y a en vous – cette méconnaissance absolue de la réalité – qui n'apparaît pas dans votre dernier livre dont le côté transcendantal le sauve mais qui infirmera toute votre vie, si vous ne vous décidez pas à mener une vie normale.

Vous savez au moins l'art de décourager les bonnes volontés.

A vous

M.

Je suppose que je ne suis pas au Havre non plus.

oooooo

-364-

Henry de Montherlant à Alice Poirier

14 avril 1939

(Sur le papier à lettres de l'Hôtel Albert, University Place at Tenth Street, New-York) (1)

Chère Mademoiselle,

Je vous fais mettre cette lettre en France * mais je suis à New-York : c'est la meilleure façon d'échapper à la guerre. Je ne sais donc quand je vous reverrai. D'ailleurs votre folie – me reparler de mariage !... après vos diverses mises à côté du mille concernant mes hôtels etc... m'avait complètement lassé de vous. Adieu donc ! Je crois que cette fois nous ne nous reverrons plus. Je pars pour Mexico.

A vous

Montherlant

*ma pauvreté me forçant à faire des économies de timbres (étrangers) j'envoie mon courrier à faire mettre en France.

Notes : (1) Montherlant très moqueur adore faire des farces comme celle d'adresser une lettre d'un pays où il ne séjourne pas. En outre, les remarques assez indiscrettes d'Alice sur son train de vie l'agacent. Il ne supporte pas qu'elle lui fasse une réputation d'homme ayant des difficultés financières alors qu'il est devenu « riche » grâce au prodigieux succès de son roman **Les Jeunes Filles** publié (en 4 tomes) de 1936 à 1939..

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

15 juillet 1939

J'ai remis hier votre manuscrit à Pierre-Quint (1), administrateur de la Maison Kra, avec laquelle je suis en très bons termes pour le moment. Et où il y a une chance qu'il puisse être publié sans que vous déboursiez trop.

Les Lépreuses vous sont-elles arrivées ?

M.

Notes : (1) **Léon Pierre-Quint** (7 septembre 1895 - 25 juillet 1958), de son vrai nom **Léopold-Léon Steindecker**, est un éditeur et un critique littéraire français, influent durant la première moitié du XX^e siècle. Directeur des Éditions du Sagittaire pendant plus de vingt ans, il contribua à lancer le mouvement surréaliste. Il fut également l'ami de Proust et de Gide, auxquels il consacra articles et ouvrages qui font encore référence.



Léon Pierre – Quint (1895 -1958)

-365-

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 9 août 1939

(Au-dessus de la lettre au crayon rouge, Montherlant a inscrit en grand **LES LEPREUSES**)

Cher Rilet, vous vouliez donner un article de moi aux Cahiers du Sud . Je le tape à la machine et vous l'enverrai mardi prochain.

Je me demande si c'est bien l'idée que j'ai de Costals que vous vouliez développer dans les « Jeunes Filles ».

Selon moi, Costals ne bataille qu'avec lui-même et il sacrifie finalement ce qu'il y a de haut en lui (nostalgie du bien, charité). En sacrifiant cela, il se met dans la disposition d'esprit de celui qui voit ce qui est. Or, voir ce qui est, du point de vue moral et religieux, c'est, aux dernières secondes de sa vie, voir la mort.

Costals se ruine donc lui-même. (Remarquez qu'il se ruine d'autant plus parfaitement qu'il y avait des parties bonnes et exquises en lui. Un Costals simplement égoïste, un Costals médiocre, un Costals qui n'aurait eu aucun élan de bonté ni de charité, ne se serait pas ruiné à ce point. Vous savez que je refuse catégoriquement l'Enfer aux médiocres. Il faut des parties saintes et sublimes pour aboutir à l'écroulement absolu. Lucifer.)

-366-

Bref, Rilet, quand vous me dites que vous n'avez aucun sentiment religieux et que je viens, la veille, de lire la « Noyade de Mlle Dandillot », avouez qu'il m'est permis de rigoler un peu ! Vous ne priez pas ! comme si c'était une raison ! Moi non plus, je ne prie pas. Cela me serait d'ailleurs difficile, persuadée que Dieu, c'est nous-même, que tout le drame moral se passe en nous et uniquement en nous. On ne se prie pas soi-même.

Les gens accroupis dans les églises sont des minus habentes qui n'ont jamais analysé à fond toutes ces choses ; selon moi, leurs piaulements et supplications sont profondément ridicules et méprisables. **Je déteste ça. J'ai horreur de ça.** On me tuerait plutôt que de m'entraîner à une de ces mômeries pour me marier par exemple.

Mais il n'est pas question de me marier, Rilet, puisque vous ne le voulez pas. Il est question de travailler, d'avoir du talent, d'essayer de me faire connaître.

Je n'ai pas eu le bonheur, certes. Mais qui m'empêche d'atteindre la grandeur ? Ayant placé mon rêve de bonheur très haut, je suis en bonne posture pour conquérir ce qu'il y a de plus haut, par conséquent aussi la gloire.

Selon moi, le crime unique, c'est de s'abaisser. Je ne m'abaisse jamais. Je crèverais si c'était nécessaire mais je ne m'abaisserai pas.

Votre amie,

Alice.

P.S. Savez-vous que je crois avoir vu votre petit garçon ? Cet enfant qui vous ressemblait (en mieux) et qui a sonné à la porte pour me rapporter, il y a deux ans, mon manuscrit et une lettre de vous, c'était lui n'est-ce pas ? La ressemblance m'avait frappée sur le coup. Mais je n'y ai plus pensé.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 13 août 39

Cher Rilet, voici l'article pour les Cahiers du Sud. Je vous remercie de vous occuper de cela : tenez-moi au courant.

J'ai oublié de vous demander le nom de votre petit garçon mais je lui ai donné un nom en moi-même ; je l'appelle Hippolyte. Désormais, l'image d'Hippolyte accompagne la vôtre dans mes songes ; il est de vous, il a le même visage que vous.

Il a même quelque chose que vous n'avez plus puisqu'il est pur. (Quand je pense Rilet que je vous ai cru vierge jusqu'à l'instant même où j'ai appris que vous étiez père !

Mesurez mon aveuglement. Je n'ai jamais pensé que vous aviez fait l'amour **entièrement.**)

Mais si j'aime votre enfant de chair, j'aime d'un égal amour ceux de l'esprit. Nous avons parlé de Costals, voulez-vous que nous parlions d'Andrée ? Je constate, par les extraits de « Marianne » qu'elle est toujours au stade « voir ce qui n'est pas ». Mais comment cela finira-t-il ?

A propos, il faut que je vous avoue quelque chose. Le jour (il y a peut-être 2 ou 3 ans) où j'ai compris que je ne vous épouserai peut-être pas, cette compréhension qui est tombée brusquement sur moi comme la foudre, m'a affectée terriblement, vous le pensez bien.

Dans une rage de désespoir, je me précipitais sur mon stylo et je vous écrivais une lettre chaotique où je vous demandais de me procurer un amant, n'importe lequel et immédiatement.

Il me semblait que je me ruais sur l'amant comme sur une immondice lorsqu'on n'a pas mangé depuis 4 semaines. C'était à la fois terrifiant et grandiose. Chose curieuse, cet amant devait être procuré par vous ; c'est vous qui, après avoir failli devenir la cause de mon allégresse, alliez devenir celle de ma honte et de ma ruine. Le lendemain, après une nuit de fièvre, je déchirais la lettre avec violence, sans vous l'envoyer.

Andrée ne vous semble-t-elle pas l'exact pendant de Costals ? Costals a la tentation du sublime et cette tentation à laquelle il ne cède pas devient l'instrument de son écroulement moral. Andrée, elle, a la tentation de l'infâme et cette tentation qu'elle repousse la crée en elle-même grande et glorieuse.

Andrée et Costals : tous deux des génies, tous deux des êtres hors de l'humain et surhumains qui ne luttent en somme qu'avec eux-mêmes. Il est fou de croire qu'ils pourraient réagir l'un sur l'autre, que l'un pourrait dépendre de l'autre.

Ils sont solitaires, ils se créent en eux-mêmes leur destin. Opposés en cela à Solange qui symbolise l'humanité médiocre et ennuyeuse.

A vous, Rilet,

Alice

Quel est l'âge d'Hippolyte ? Je suppose qu'il a l'âge de Khosroès (13 ans) (1). Encore un point de commun entre vous et moi !

Note : (1) Khosroès, le chat d'Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

23/8/39

Terrace-Palace-Hotel
Engelberg (Schweiz)

Cher Rilet,

Je vous ai envoyé une carte hier. J'espère que vous m'écrirez.

Votre adresse à partir du 1^{er} septembre est bien 25 Quai Voltaire, je ne sais pas si j'ai bien compris au téléphone ?

Nous ne pouvions pas rester en Allemagne à cause de l'essence stockée. Et puis, ils sont très excités contre les Polonais, la situation va être dangereuse jusqu'au Congrès de la Paix, en septembre. Comme nous ne sommes pas Allemands, mieux valait s'éloigner.

Peut-être passerez-vous au Sagittaire avant votre départ. J'aimerais que vous leur rappeliez leur promesse, que je veux les premières épreuves à mon retour. (Vers le 10 septembre).

Encore quelque chose, Rilet. J'ai découvert l'autre jour une chose formidable, imaginez-vous. Depuis dix ans, vous le savez, je me mets dans la tête que je n'ai pour vous que de l'amitié. Sous prétexte que je n'ai pas envie de coucher et que ça ne m'embête pas quand vous ne m'embrassez pas, j'appelle ça de l'amitié.

Depuis dix ans, je crois dur comme fer que j'ai pour vous exactement ce que vous avez pour moi. Mais ce n'est pas vrai du tout. Horreur, j'ai de l'amour. Pourquoi ? parce que j'associe l'idée de bonheur à l'idée de possession de vous, ce que vous ne faites certainement pas. Vous, ça vous serait sans doute égal si j'en épousais un autre. Mais moi ça me ferait un mal horrible si vous en épousiez une autre. Voilà la différence entre nous. Pour moi, vous posséder serait le bonheur. Pour vous, je ne dis pas que l'idée de me posséder vous ferait horreur. Sûrement pas. Mais vous n'associez pas du tout l'idée de bonheur à cette idée-là.

Que faire dans ces conditions ? Je ne vois qu'une solution pour moi : la grandeur. Il ne dépend pas uniquement de moi d'être heureuse puisque ça dépend aussi de vous. Mais il dépend de moi et uniquement de moi d'être grande.

(Il y aurait aussi une autre solution mais qui ne me va pas. Ce serait de « baisser mes prétentions », de me contenter d'un marchand de cochons après avoir voulu d'un génie. Mais cela, je ne le peux pas.)

Cher Rilet, j'ai donc de l'amour pour vous et vous, qu'avez-vous ? Si je vous comprends bien, vous avez d'abord de l'amitié. Une très grande amitié, estime, sympathie, etc... Mais vous avez aussi, je crois, un autre sentiment, qui n'est pas de l'amour, qui se rapporte à vous et non à moi, mais qui est si sublime qu'on peut difficilement en parler. C'est ce que j'appellerais le sur-amour. Vous n'associez pas l'idée de possession de moi à l'idée de bonheur mais vous l'associez à l'idée de grandeur, votre grandeur à vous. Vous savez qu'en me rendant heureuse, vous vous exalteriez vous-même et cette idée ne peut pas ne pas vous fasciner. (1)

Au revoir Rilet, bien amicalement,

Alice.

Note : (1) Alice toujours dans l'irréalité !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

30 août 1939

Regina Hotel Titlis Engelberg

Cher Rilet,

Avez-vous des sentiments religieux pendant la crise ? Moi aucun. Mon dégoût ; mon parfait mépris devant ceux qui en ont. Leurs « prières » me font vomir. Les lâches !

Il ne s'agit pas de prier, il s'agit de ne pas avoir peur. Devant le danger, une seule attitude : le plus vif courage.

Nous sommes des dieux, bon sang, ne l'oublions pas ! Rien, aucune force au monde, aucune catastrophe, ne pourra jamais nous arracher à nous-mêmes.

Paul a été mobilisé pour la deuxième fois et il doit nous envoyer son adresse. C'est pourquoi nous sommes encore ici. Nous rentrerons, bien entendu, dès que nous le pourrons.

Je ne crois toujours pas à la guerre. Elle aurait déjà éclaté. Mes semi-compatriotes sont stupéfaits. Ils s'attendaient il y a huit jours à la débandade franco-britannique et vous savez que je m'y attendais bien un peu, moi aussi. Miracle : nous résistons. Eh bien, tant mieux. Cela aussi me fait plaisir.

Mon bonheur germanique a eu des satisfactions il y a huit jours et aujourd'hui, c'est mon honneur français. De l'avantage d'avoir deux patries.....Il y en a toujours au moins une que je trouve digne de moi.

Je crois donc qu'il va y avoir des négociations et que l'Allemagne récupèrera pacifiquement Dantzig et le Corridor. Après, une fois l'ordure de Versailles liquidée, nous vivrons l'âge d'or.

Pourquoi toujours insinuer que l'Allemagne veut la domination du monde ? Sûrement pas. Elle veut la fin du crachat de Versailles, c'est tout. Et moi aussi, je la veux. Si vous vous figurez que c'est une vie pour un grand et noble pays d'être considéré perpétuellement en paria, comme la peste du monde, comme le « méchant » perpétuel, alors que les autres sont les « bons » et les « pacifiques » !

Mettez-vous à la place de l'Allemagne. Elle est pauvre, elle vit difficilement sur son maigre sol, et ce sont les autres, les riches et les repus, qui osent lui faire la morale ! Comment une telle attitude donnerait-elle à la longue un bon résultat ?

Les menaces de guerre de l'Allemagne doivent cesser, c'est entendu. Mais aussi l'attitude hypocrite des autres à son égard doit changer.

Amicalement,

Alice.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

1^{er} septembre 39

Chère Mademoiselle,

Je ne suis pas de votre avis ; je crois que le monde n'aura la paix que lorsque le sublime emmerdeur Adolf sera déboulonné. C'est pourquoi je souhaite la guerre, pensant qu'il n'y a qu'elle qui le déboulonnera.

J'avoue n'avoir pas téléphoné à Cassou, pensant qu'il déménageait le Musée du Luxembourg.

Je pense aller à la mer, comme prévu, du 5 au 20 septembre, - à moins que je ne décide de rester, car l'atmosphère parisienne est très sympathique en ce moment.

Bien à vous.

Month. /

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Langres, 5 septembre 39

Cher Rilet,

Je n'ai reçu aucune nouvelle de vous en Suisse. Je me demande ce que vous devenez. Ecrivez-moi le plus tôt possible. Envoyez-moi votre adresse car je suppose que vous avez volé vers le Front.

Nous rentrons. Nous passons par la zone des armées pour tâcher de voir mon frère, lieutenant d'artillerie.

-370-

Cette guerre où nous n'avons vraiment aucune chance d'être vainqueurs me stupéfie. J'espère qu'on signera la paix après que la Pologne aura cédé. L'Allemagne est invincible sur le Rhin. Et la France aussi : où veut-on en venir ?

Je ne sais ce que nous allons faire. Pour le moment, rentrer à Neuilly et y rester. Nous resterons jusqu'à ce que la situation devienne intenable (j'espère qu'on signera la paix avant !). Dans ce cas, nous nous réfugierons dans le midi. Je ne veux pas d'une mort obscure et bête.

Vous voyez que je n'ai vraiment pas de chance pour la publication de mon bouquin. Maintenant la guerre, il ne manquait plus que cela ! Conseillez-moi. J'ai envie de passer chez l'éditeur et de lui dire de l'imprimer quand même. On retarderait la publication après la guerre. Personne ne lirait mon livre dans les circonstances actuelles, croyez-vous ? Enfin, dites-moi ce que vous feriez à ma place.

Titre d'un prochain livre : « La nuit sur le monde », c'est le cas de le dire ! Quand je pense que nous avons déclaré la guerre à l'Allemagne, n'est-ce pas inimaginable ?

L'Allemagne ne tirera pas un coup de fusil si nous ne commençons pas. Et si nous commençons, nous nous affaiblirons et nous deviendrons la proie de l'Italie. Quelle sombre histoire, on n'a pas idée d'engager une guerre dans ces conditions-là !

Ce n'est pas Hitler qui est fou, c'est nous. Hitler veut battre la Pologne mais nous, que peut-on vouloir ? Qu'espère-t-on ? Ravitaillée par la Russie et la Roumanie, l'Allemagne peut tenir tout autant que nous ravitaillés par l'Amérique.

Vraiment dans cette guerre, je vois bien la victoire de l'Allemagne sur la Pologne mais je ne vois pour nous que la nuit et le four.

Amicalement vôtre, j'attends de vos nouvelles avec la plus extrême impatience.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

9 septembre 39, Neuilly s/Seine

Rilet,

Je viens de rentrer. Je ne sais pour combien de temps. Si les alertes sont trop fréquentes, nous partirons à Nice.....ou à Fontainebleau.

Il m'est arrivé hier une histoire formidable. On m'a arrêtée, figurez-vous. Mais il faut que je vous raconte cela. Je vous ai dit que nous étions revenus de Suisse par la zone des armées (Langres) pour voir mon frère.

Hier, je profitais donc de plusieurs heures de liberté pour me promener sur les remparts, un peu au hasard et rêvassant, ne connaissant pas la ville. Puis je m'assis et fis ce que je fais toujours au cours de mes promenades : je notais quelques idées. De retour dans la ville, je fus brusquement accostée par 3 ou 4 bonshommes qui me dirent, à ma stupéfaction profonde, qu'ils avaient ordre de m'arrêter. Il paraît que j'avais été vue inspectant pendant plus d'une heure les remparts de la ville et « traçant des plans ». Je montrai mon passeport pour me justifier. Catastrophe ! Sur le passeport, il y avait bien entendu écrit que je venais d'Allemagne ! Je crois que sans papa qui réclama sa fille tout écumant, je crois que je serais restée au moins huit jours à dévorer les haricots de la prison.

Tout cela vous montre chez moi, une fois de plus, cette incapacité à m'adapter au réel. Par temps de guerre, et le plus innocemment du monde, au vu de tous, je m'assois sur les remparts d'une forteresse pour noter mes idées sur Dieu. C'est horriblement imprudent, mais je ne le pensais pas. Je suis toute stupéfaite et scandalisée quand on me dit que c'est imprudent. En même temps, je crois mon point de vue supérieur.

Que des militaires imbéciles arrêtent un poète en le prenant pour un espion, comment pourrais-je croire un seul instant que ce sont eux qui ont raison et que c'est moi qui ai tort ?

Me corrigerai-je jamais ? Je ne le crois pas. Je sais que le réel me blesse, que j'en dépends. Mais je sais aussi que ce que je crois et ce que j'imagine est supérieur au réel.

C'est ce sentiment de supériorité, c'est cet orgueil qui empêcheront à jamais toute expérience de vie de me profiter. Je puis être violée, arrêtée, assassinée, il y aura toujours en moi quelque chose qui criera qu'il est supérieur à ceux qui le violent, supérieur à ceux qui l'arrêtent, supérieur à ceux qui l'assassinent.

Donnez-moi bien vite de vos nouvelles, dans deux jours nous serons peut-être partis. Je n'ai pas pu avoir votre numéro de téléphone.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 22 septembre 39

Cher Rilet,

Je vous écris peu par ces temps de censure. J'aimerais mieux vous voir. Vous me disiez que vous seriez de retour à Paris vers le 20 septembre. Voulez-vous que je vienne chez vous ? Ou alors dans un endroit neutre, au Luxembourg par exemple, devant le buste de Sainte-Beuve ? Ce sera comme vous voudrez. Faites-moi signe. J'ai bien entendu des milliers de choses à vous raconter.

Depuis mon retour à Paris, je n'ai vu personne. Si ce n'est Mme Neumann. Son mari, tchèque, est sur le point d'être mobilisé et comme il n'y a personne au Sagittaire, elle est contente quand je viens la voir. Elle me plaît beaucoup, peut-être un peu parce qu'elle vous a plu à vous-même. (Décidément, j'ai beau me presser, je n'ai pas la fibre jalouse.)

Elle me paraît très intelligente, très vivante surtout. Une seule remarque d'elle m'a hérissée ; elle a trouvé, en parlant de la guerre, que « ces choses nous dépassent ».

Je ne trouve pas du tout. La guerre est toujours le résultat d'une impuissance ; on glisse dans la guerre comme on glisse dans la m... Elle a aussi dit « à la grâce de Dieu ». Deuxième hérissement. Il n'y a pas de grâce de Dieu.

Mon frère est Dieu sait où sur le Front. On n'a pas d'adresse, seulement un « secteur postal » et les lettres arrivent – si elles arrivent – après huit jours.

-372-

Nous avons décidé de rester ici tant que Paris n'est pas bombardé : pourquoi partir ?

Vite un mot de vous Rilet. Savez-vous que votre phrase sur le « sublime emmerdeur » (1) m'a suffoquée ? Je vous dirai tout ça en vous voyant.

A vous,

Alice

P.S Voici une photo où vous me reconnaîtrez, cet été, au Jardin Botanique de Munich. Il n'y a pas à dire, nous sommes partis à temps ! (2)

Note: (1) Hitler est le « sublime emmerdeur » pour Montherlant (lettre à Alice du 1^{er} septembre 1939)

(2) La photo (disparue ? détruite ?) ne figure pas dans le dossier des lettres de AP de 1939, classées par Montherlant

ooo



Montherlant au début des années 40
